



N° 119

Une Lanterne

1^o lecture des Actes des Apôtres (Ac 9, 26-31)

En ces jours-là, arrivé à Jérusalem, Saul cherchait à se joindre aux disciples, mais tous avaient peur de lui, car ils ne croyaient pas que lui aussi était un disciple. Alors Barnabé le prit avec lui et le présenta aux Apôtres ; il leur raconta comment, sur le chemin, Saul avait vu le Seigneur, qui lui avait parlé, et comment, à Damas, il s'était exprimé avec assurance au nom de Jésus. Dès lors, Saul allait et venait dans Jérusalem avec eux, s'exprimant avec assurance au nom du Seigneur. Il parlait aux Juifs de langue grecque, et discutait avec eux. Mais ceux-ci cherchaient à le supprimer. Mis au courant, les frères l'accompagnèrent jusqu'à Césarée et le firent partir pour Tarse. L'Église était en paix dans toute la Judée, la Galilée et la Samarie ; elle se construisait et elle marchait dans la crainte du Seigneur ; réconfortée par l'Esprit Saint, elle se multipliait.



En Ac 7,58, est entré en scène un nommé Saul. Il est présenté comme un farouche opposant au christianisme naissant : ainsi, il approuve le meurtre d'Étienne (Ac 8,1) auquel il assiste et Lc précise qu'il ravageait l'église de Jérusalem (8,3). Au début du chapitre 9, L'évangéliste nous dit qu'il a demandé l'autorisation d'aller dans les synagogues de Damas pour rechercher et ramener à Jérusalem les adeptes de « la Voie », premier nom du courant religieux qui aboutira au christianisme (9,1-2). Mais à l'approche de la ville, une lumière l'enveloppe et tout bascule dans la vie de Saul.

On notera, écrit Charles L'Éplattenier, que Lc est très attentif au vocabulaire : il ne dit pas ici que Saul a eu une vision, il dit seulement qu'une lumière l'a enveloppé et qu'une voix s'est fait entendre à lui et à son entourage, - qui ne voit rien, comme Saul d'ailleurs (9, 3-9). Ces détails précis ont une portée théologique, dit notre bibliste : Tout en prenant à son compte la tradition de cette expérience, Lc entend ne pas l'assimiler à une apparition du Ressuscité, comme quand il « est apparu » aux apôtres (Ac1,3) et a été vu par Simon (Lc 24,34).

« Le chemin de Damas » : quel choc pour Saul ! En quelques secondes, c'est la remise en cause radicale de ses certitudes. Plus bouleversant encore, lorsqu'il aura médité le sens de cette révélation, il y trouvera le fondement d'une vérité étonnante : le Ressuscité s'identifie à ceux que Saul lui-même attaquait ! [Mystère d'une solidarité que Mt 25 exprimera à sa manière, en l'élargissant à tous, dans la parabole du Jugement dernier.]

À Damas, Saul rencontrera un certain Ananias qui lui imposera les mains (Don de l'Esprit), puis il sera baptisé (9,10-19a). Il passera quelques jours dans cette ville, prêchant dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu et le Messie (9,19b-22). Enfin, suite à un complot des Juifs, on réussit à faire échapper Saul en le descendant dans une corbeille le long des remparts (9,23-25).

C'est là que se situe notre passage : Fuyant Damas, Saul revient à Jérusalem et tente de se joindre aux disciples. On comprend leurs réticences. Mais Barnabas plaide pour Saul. Cet homme s'appelait Joseph (4,36), Barnabas est son surnom que justifie bien ce qu'il a fait pour Saul : ce surnom signifie en effet « fils d'encouragement » ou « fils de réconfort » ! (Monique Piettre)

Comme Etienne, dont il avait approuvé la lapidation (autorisée par les Romains en cas de blasphème reconnu par les autorités juives), Saul va à la rencontre des juifs hellénistes pour discuter avec eux. Mais que celui qui persécutait les adeptes de Jésus, en vienne maintenant à défendre sa doctrine, voilà qui incite les juifs à vouloir le supprimer. « Les frères » (nom des disciples entre eux) décident alors de l'envoyer à Césarée afin qu'il embarque pour Tarse, ville de Cilicie (région de la Turquie actuelle) d'où il était natif. D'après la lettre aux Galates (reconnue comme écrite ou dictée par Paul), il restera là une dizaine d'années, avant de remonter à Jérusalem (Ga 2,1).

L'épisode se conclut par un « refrain de croissance » qui rappelle celui de la situation de l'Eglise au moment de l'Institution des Sept (6,1-7). La paix en question n'est pas l'absence de persécutions, précisent le P. Radermakers, il s'agit plutôt d'un « vivre ensemble » dans les communautés qui sont nées de la dispersion due à la 1^o persécution des juifs, à laquelle Saul avait pris part !

Evangile selon saint Jean (Jn 15, 1-8)

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples :

« Moi, je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui est en moi, mais qui ne porte pas de fruit, mon Père l'enlève ; tout sarment qui porte du fruit, il le purifie en le taillant, pour qu'il en porte davantage. Mais vous, déjà vous voici purifiés grâce à la parole que je vous ai dite. Demeurez en moi, comme moi en vous. De même que le sarment ne peut pas porter de fruit par lui-même s'il ne demeure pas sur la vigne, de même vous non plus, si vous ne demeurez pas en moi. Moi, je suis la vigne, et vous, les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit, car, en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est, comme le sarment, jeté dehors, et il se dessèche. Les sarments secs, on les ramasse, on les jette au feu, et ils brûlent. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voulez, et cela se réalisera pour vous. Ce qui fait la gloire de mon Père, c'est que vous portiez beaucoup de fruit et que vous soyez pour moi des disciples. »

Les habitants des régions viticoles, font une différence entre « une vigne » et « un cep de vigne », qu'ils appellent, dans nos contrées, une « souche ». Les traducteurs semblent ignorer la différence : Dommage !

Cette parabole de la vigne (du cep de vigne) s'insère mal dans la chronologie du texte. En effet, Jésus qui vient de parler à ses disciples, leur donne le signal du départ : « Levons-nous et partons d'ici ! » (pour regagner le Jardin des Oliviers). Or arrive immédiatement : « Je suis le vrai cep de vigne... » ! Que s'est-il passé au niveau de la rédaction ?

Le P. Boismard écrit que, au niveau de la 3^o étape de formation de l'Évangile de Jn, le rédacteur a repris et inséré ici deux petites allégories composées en milieu johannique, c.à.d. dans les communautés se réclamant du Disciple bien-aimé.

La première est celle du Cep de vigne et du Vigneron. Pour comprendre, il faut tenir compte des textes où Israël était comparé, non pas à une vigne, mais à un pied de vigne, un cep. Ajoutons aussi que le Psaume 80, parle des Israélites en tant que sarments.

La 2^{de} allégorie traite de la façon dont le Vigneron va traiter ces sarments. Le cas ici envisagé est celui de ceux qui ne portent pas des fruits : ils sont enlevés et brûlés. .../...

.../... Ce thème se trouvait déjà dans Ézéchiel 15, 1-8, plus précisément au verset 6 : « Tout comme le bois de la vigne que j'ai jeté au feu pour le consumer, ainsi ai-je traité les habitants de Jérusalem. » Mais il semble que la formulation s'inspire d'une parole attribuée à J-Baptiste : « Tout arbre qui ne donne pas du bon fruit est coupé et jeté au feu » (Mt 3,10 & Lc 3,9).

Porter du fruit, c'est agir en accord avec la Loi divine (cf. Ps 1,1-3), ou avec la parole de Dieu (cf. Lc 8,11). Pour Jn, c'est agir selon le commandement de Jésus. Ceux qui ne portent pas de fruit, sont ceux qui n'aiment pas leurs frères : il seront enlevés et jetés au feu. Comme dans toute la tradition de l'Ancien Testament, le feu ne symbolise pas ici des supplices éternels, mais la destruction.

Les thèmes de ce passage, nous renvoient à l'époque où a été composé ce discours mis sur les lèvres de Jésus, c.à.d. à la situation des églises johanniques de la fin du 1^o siècle. Le rédacteur écrit pour ces communautés, en marge de la Grande Eglise, qui vivaient des moments difficiles car une bonne partie de ses membres, sous l'influence de quelques responsables, était en train d'abandonner la tradition issue du Disciple bien-aimé, au profit de nouvelles interprétations sur « le Christ ».

Il faut lire ce « discours » comme un cri de détresse de la part de ceux qui voient s'effondrer la tradition reçue du Disciple bien-aimé et veulent y rester fidèles : ils s'adjoindront alors à la Grande Eglise !

Nous sommes dans le discours d'adieu de Jésus où les paroles concernent l'existence en Christ des communautés chrétiennes. Nous trouvons dans ce texte la conception de l'Eglise « johannique » pour les chrétiens de la fin du 1^o siècle, écrit Michel Hubaut. Elle est vivante grâce au don permanent de l'Esprit du Ressuscité ; elle vit une expérience spirituelle permanente, car la plupart des verbes sont au présent. Le « vous » mis sur les lèvres de Jésus s'adresse à des chrétiens affrontés à la fidélité. Mais la symbolique du texte permet de viser la situation des disciples du Christ de tous les temps.

La foi est simultanément une expérience personnelle et un héritage communautaire. Elle repose sur le Père (> le Vigneron), sur la Parole de Jésus (> le Cep de vigne) et sur l'Esprit (> Sève d'amour) qui irrigue et nourrit les sarments (> les croyants) afin qu'ils portent de nouvelles grappes (> des fruits d'amour).

L'image de la Vigne est familière aux lecteurs de la Bible. Elle symbolise Israël (Isaïe 5,7), une vigne que Dieu a prise d'Egypte et replantée en terre de Palestine (Ps 79,9-12)... mais le « chant de la vigne » (Is 5, 1-7) révèle que la récolte ne donna que des mauvais raisins !

Le rédacteur s'inspire directement de ce chant, car il en a conservé de nombreux termes : vigne, sarments, fruit, tailler, dessécher, brûler... et surtout l'expression « porter du fruit » qui devient ici comme un leitmotiv !

La formule « je suis » reprend le nom de Dieu dans la Septante (Bible hébraïque traduite en grec) où « *Yahvé* » est rendu par « *égo ëimi* », en français : « *Je suis* ». Cette formule, typiquement johannique, est celle d'une révélation : elle exprime chaque fois ce qu'est Jésus par rapport aux croyants : le Pain (6,35), La Lumière du monde (8,12), la Porte (10,7.9), le Berger (10,11), le Chemin (14,6)...

Il faut noter que le rédacteur ajoute souvent à chaque image le qualificatif « vrai », qui implique une idée d'accomplissement total et d'exclusivité. Pour Jn, Jésus est le seul qui soit capable de faire produire de bons et beaux fruits aux sarments.

Ce texte révèle aussi une vision de l'Eglise fort pertinente : Si les hommes peuvent toujours s'unir pour bâtir une maison, construire un barrage, réaliser un projet, lutter contre un incendie, ils n'en demeurent pas moins des forces juxtaposées, unies temporairement pour atteindre un but précis, écrit encore M. Hubaut. Or, dans l'Eglise, les disciples du Christ ne sont pas (ne devraient pas être) des individus juxtaposés, mais des êtres qui communient à une même sève, à la vie du Corps vivant, spirituel, de ce Cep qu'est le Ressuscité.

L'Eglise n'est pas d'abord une institution, elle est une communion de vie entre le « Cep-Jésus » et les « sarments-les chrétiens ». Cette conception-là est très forte dans le IV^o évangile. Croire, c'est accepter d'être incorporé à ce grand Corps spirituel du Christ vivant, animé par l'Esprit qui amène sa sève à chaque sarment pour qu'elle circule dans chaque croyant. C'est l'Esprit qui fait l'unité de l'Eglise et pas autre chose.

Mais pour « porter du fruit », il faut accepter d'être taillé, émondé... c'est la chose primordiale à laquelle le « vrai » chrétien doit consentir dans sa vie de foi. Celle-ci est toujours à parfaire, à purifier : la foi est un chemin, un sentier, avec tout ce que cela comporte : des montées, des descentes, des passages ombragés ou au grand soleil, des endroits pierreux ou plats, d'autres resserrés, des à-pics, des trous, des ronces à enjamber, des gués à sauter, de magnifiques points de vue, des lieux encaissés, etc... mais avec un but : l'horizon d'une rencontre !

« *En-dehors de moi, vous ne pouvez rien faire* » : Derrière l'avertissement à ceux qui quittent la communauté, le rédacteur affirme que séparé du Christ, le disciple est condamné à la stérilité, à l'impuissance. On ne peut « faire » seul, il faut rester greffé au Vivant, source de vie. Il faut aussi rester greffé à sa communauté, sous-entend le rédacteur.

Mais de quel « *faire* » s'agit-il, s'interroge Jean Zumstein ? Il ne s'agit pas d'une activité humaine, mais de « faire des œuvres d'amour » comme le montrera la suite du discours....

Nous trouvons aussi dans ce passage un autre verbe typique du IV^o évangile : « *demeurer* ».

Demeurer en Christ, c'est être fidèle à sa parole, à son enseignement, à la révélation de Dieu qu'il apporte. C'est être en pleine communion avec le Ressuscité et les siens.

Dans la situation des lecteurs de l'évangile, la prière devient un espace privilégié où s'exprime et se vit la relation intime entre le Christ et les siens. Il faut quitter chacun « sa » prière pour entrer dans celle du Christ, car elle seule est exaucée, parce qu'elle est habitée par l'Esprit qui seul sait ce que Dieu veut : cf. : que ta volonté soit faite !!!

Homélie pour le 5^e dimanche pascal. (Le 29 ; 9h30 : Monséret)

Le texte de l'évangile que nous lisons ce dimanche est sans équivoque : Dieu désire que nous soyons des hommes et des femmes dont l'existence soit fructueuse. La stérilité n'existe pas en Lui. Il est le Créateur, nous dit la Bible, et s'il nous a faits à son image, c'est bien pour que nous soyons à notre tour créatifs, inventifs, porteurs de belles grappes, selon l'image qu'utilise l'évangéliste. Dieu veut nous associer à son œuvre et se réjouit de nous voir produire beaucoup de fruits, tel est le message de ce dimanche !

Dieu apprécie que nous soyons généreux en amour, c'est pourquoi il ne supporte pas que nous fassions n'importe quoi, ou, pire, rien du tout. Que fait le vigneron lorsqu'il voit un sarment sec, il l'enlève aussitôt. Et que peut-il faire d'un sarment sans grappe, où seules prospèrent des feuilles ? Celles-ci ne servent pas à grand chose, elles sont purement décoratives ! Or, les enfants de Dieu ne sont pas faits pour produire des œuvres décoratives. Ces sarments seront enlevés eux aussi afin qu'ils n'épuisent pas le reste de la souche. Celle-ci n'est pas faite pour être admirée, elle doit produire du fruit, de nombreux fruits dont l'humanité pourra se nourrir et s'abreuver.

Un détail est ici à donner : Selon la façon de s'exprimer des auteurs bibliques, il ne faut pas s'arrêter sur les sarments jetés et brûlés, car la Parole de Dieu ne joue pas sur le registre de la morale. La peur n'existe pas en Dieu, seule compte la stimulation. L'image d'une balance, quoiqu'imparfaite, peut cependant nous aider. Toute parole négative ou menaçante, dans la Bible, n'est là que pour appuyer sur un plateau de la balance afin de faire monter et mettre en valeur le contenu de l'autre. Ici, le but de l'évangéliste est de mettre en valeur le désir de Dieu que chaque sarment donne de beaux raisins !

Cependant, nous savons aussi que pour ne pas freiner l'épanouissement du cep, il faut régulièrement tailler le sarment de saison en saison. C'est là l'œuvre du Vigneron qui veille sur son cep avec sollicitude. Mais il arrive souvent que nous ne reconnaissons pas la main du vigneron. Blessés dans notre amour propre, déçus de relations qui s'assèchent ou se cassent, nous avons souvent du mal à découvrir que cet émondage est nécessaire, et qu'il est le signe de l'amour de Dieu, un amour prévenant, au sens étymologique de « qui prévoit », et prévoit toujours pour un mieux.

Nous préférerions parfois produire un peu moins plutôt que d'être émondés. Mais nous savons aussi que nul ne peut aimer sans être régulièrement élagué par des réalités en qui le croyant peut reconnaître la main du Père. Qui veut aimer (demeurer en Dieu, dit le texte) connaît de temps à autres ces blessures qui extirpent de son cœur ce qui n'est pas source de vie ou l'empêchent de grandir en amour. Il sait qu'il est bon pour lui d'éprouver jusque dans sa chair cet émondage-là, car il connaît les fruits que ces passages douloureux ont déjà portés en lui.

Lorsque la déchirure est là, (relation humaine qui s'effrite, éloignement de l'autre ou désir de stopper le lien) il ne se révolte pas contre Dieu, car il a appris à supporter avec patience son imperfection et sa vulnérabilité, comme les imperfections et la vulnérabilité des autres. Il apprend ou a appris à faire confiance au Vigneron quand la taille survient. En acceptant, pour un mieux, la réalité douloureuse mais purificatrice, il fait la volonté de Dieu. Il sait que de nouveaux bourgeons printaniers seront au rendez-vous, s'il demeure uni au cep.

« Demeurez en moi, dit Jésus et que mes paroles demeurent en nous. » Chaque chrétien sait bien qu'il est vital de demeurer uni au Cep, qu'il ne tient que par la Sève du Ressuscité et qu'il a à parler son langage particulier. Puisque les paroles de Jésus sont censées « demeurer en nous », les disciples du Christ sont invités à sauver « le langage du Christ ». Parler en vocabulaire chrétien, suppose qu'on refuse de garder sa langue dans la poche. Et ne croyons pas que la manière de parler chrétien est le propre de la hiérarchie. Elle s'impose à tous les baptisés. Ce sont des laïcs comme Bernanos qui dénonçaient le comportement des Phalanges lors de la Guerre d'Espagne. Pendant la guerre d'Algérie, la dénonciation de la torture était l'objet des discours de Mauriac. Et cela continue aujourd'hui ...!

Jésus désigne l'ensemble humain qui se forme autour de lui comme une souche où tous les sarments, toutes les feuilles, toutes les grappes sont irrigués par la même sève et nourris par ses paroles. N'attendons pas que le langage évangélique sorte des évêchés ou des Curies romaines. Chaque baptisé est temple de l'Esprit. A ce titre, il est sommé de vivre avec la possibilité d'ajuster les paroles de Jésus à l'époque qu'il traverse. C'est aussi à cela que nous engage le fait d'être sarment du Cep divin !